
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 12 (1984)

DOI: 10.11588/fr.1984.0.51613

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

in denen Gillispie – vielleicht etwas weit hergeholt – eine Fortsetzung der von den Brüdern Montgolfier begründeten Familientradition des Erfindens sieht.

Wie so häufig bei amerikanischen Veröffentlichungen werden auch hier alle Zitate nur in englischer Übersetzung gebracht. Das ist besonders bedauerlich bei einem Werk, wo die zumeist handschriftlichen Quellen nur schwer zugänglich sind, und es ist zu hoffen, daß bald die im Vorwort angekündigte französische Übersetzung erscheint, in der man die zahlreichen hier erstmals veröffentlichten Äußerungen der Brüder Montgolfier und vieler ihrer Zeitgenossen im Original nachlesen kann.

Andreas KLEINERT, Hamburg

Peter ZSCHUNKE, *Konfession und Alltag in Oppenheim. Beiträge zur Geschichte von Bevölkerung und Gesellschaft einer gemischtkonfessionellen Kleinstadt in der frühen Neuzeit*, Wiesbaden (Steiner) 1984, X-296 p. (Veröffentlichungen des Instituts für europäische Geschichte, Mainz, 115).

A première vue, le choix fait par P. Zschunke d'étudier la ville d'Oppenheim au XVIII^e siècle et non à la fin du Moyen Age ou au XVI^e siècle peut paraître surprenant: déchu de sa liberté d'Empire, sujette de l'Electeur palatin et surtout ruinée et dépeuplée par la guerre de Trente Ans et les conflits de la fin du XVII^e siècle, Oppenheim au XVIII^e siècle n'était plus que l'ombre languissante de sa grandeur passée. Avec une population ne dépassant pas les 1700 habitants à la fin du XVIII^e siècle, elle n'était plus qu'une »Ackerbürgerstadt« dans laquelle un chef de ménage sur deux était en même temps vigneron et où l'on recensait en 1774 1,1 vache et 1,3 cochon par ménage. Mais dans cette ville où entre 1563 et 1620 le calvinisme avait régné de manière exclusive, les contrecoups des guerres du XVII^e siècle et le changement dynastique de 1685 avaient redonné droit de cité au luthéranisme puis au catholicisme et depuis 1705 les trois confessions chrétiennes reconnues par la paix de Westphalie coexistaient sur un pied de relative égalité. Cette originalité jointe à la banalité même d'Oppenheim et aux possibilités d'analyses minutieuses offertes par les dimensions restreintes de sa population en faisaient un lieu privilégié d'observation comparée des spécificités concrètes de chaque groupe confessionnel.

Bien légitimement, ce sont donc ces aspects qui ont avant tout retenu l'attention de l'auteur. Mais comme ce sont également les aspects de son travail qui m'ont semblé les plus neufs et les plus fondés (les développements consacrés aux structures sociales ou à la conjoncture démographique du XVII^e au XIX^e siècles me paraissant en revanche plus traditionnels), c'est sur eux que ce compte rendu voudrait mettre l'accent. Faisant à juste droit une large place à l'analyse démographique, l'auteur met d'abord en valeur le dynamisme démographique des catholiques qui, minoritaires en 1698 (21,2 % des ménages) représentent en 1801 près de la moitié de la population (48,6 %). S'appuyant ensuite sur un échantillon de 181 fiches de familles complètes (plus un nombre équivalent de fiches de familles achevées), et comparant l'importance relative des déterminations sociales et confessionnelles dans les différences de comportement démographique, il met en évidence la supériorité des déterminations confessionnelles et souligne le contraste séparant le comportement des catholiques d'un côté et celui des protestants (luthériens et réformés) de l'autre. La descendance théorique des couples catholiques est de 11 enfants contre respectivement 8,9 et 9 chez les luthériens et les réformés, l'âge des mères à la dernière naissance est de 40,1 ans chez les catholiques contre 38,6 ans chez les protestants, 26,4 % seulement des naissances dans les familles catholiques complètes surviennent après un intervalle intergénérisique de plus de 30 mois alors que chez les réformés la proportion est de 34,6 % et chez les luthériens de 36,6 %. Cette plus forte fécondité catholique est en revanche en partie annulée dans ses effets par une plus forte mortalité infantile et juvénile. Ces différences majeures

observées au niveau du comportement démographique (avec une précision dont on ne connaît pas d'équivalent pour l'Allemagne moderne) se trouvent enfin confirmées par l'analyse comparée des structures professionnelles et plus encore des différences de fortune et de propriété effectuée par l'auteur en croisant les indications des registres paroissiaux et les données du rôle fiscal de 1741 ainsi que du cadastre de 1773. Partout ressort en effet le même contraste entre catholiques d'un côté, luthériens et réformés de l'autre – contraste que l'auteur met en rapport en dernière analyse bien plus avec une différence de mentalité qu'avec une différence de statut ou d'origine sociale. Deux analyses supplémentaires viennent également souligner la réalité du clivage catholiques/protestants et la relative proximité entre luthériens et réformés: la première porte sur les mariages mixtes (94 % des catholiques épousent une catholique; en revanche, 11,4 % des réformés épousent une luthérienne et 35,3 % des luthériens une réformée), la seconde sur les parrainages (fréquents entre luthériens et réformés, les parrainages sont quasi-absents entre protestants et catholiques).

En contrepoint toutefois de ces contrastes et clivages majeurs, l'auteur relève toute une série de similitudes ou de points d'indifférenciation concrète – qu'il s'agisse de l'identité majoritaire des prénoms entre les confessions (en dépit d'une accentuation relative de l'originalité catholique au cours du siècle), de l'existence d'un cimetière commun pour catholiques, luthériens et réformés, de la parfaite superposition de la courbe du mouvement saisonnier des mariages et des baptêmes dans les trois confessions ou – plus inattendu encore – de la «catholicisation» de la pratique baptismale chez les protestants dans la seconde moitié du siècle (sur injonction des autorités ecclésiastiques, les luthériens et réformés qui, jusque là, faisaient de préférence baptiser leurs enfants le dimanche, adoptent la pratique du baptême dans les 24 heures suivant la naissance). Si les points de friction enfin ne manquent pas (à l'occasion d'une procession ou d'une conversion par exemple), catholiques, luthériens et réformés – en raison en particulier de la fréquentation quotidienne qu'ils ont entre eux et des innombrables liens de dépendance mais aussi de solidarité économique dans lesquels ils sont enserrés – sont également attachés au maintien de la paix confessionnelle et à la pratique d'une tolérance quotidienne assez éloignée des suspicions et des rancœurs animant les différents clergés.

Si bien qu'au total, ce que les analyses croisées, méthodiques, concrètes et autant que possible sérielles menées par l'auteur font ressortir, c'est une société urbaine où les contrastes confessionnels surdéterminent mais aussi brouillent les différences sociales, où entre réformés et luthériens on ne note plus en fait que des nuances au sein d'une solidarité majoritaire, où la ligne de clivage essentielle est celle qui sépare catholiques et protestants, mais où également la netteté de la différence va de pair avec maintes similitudes tacites et où l'appartenance affirmée de chacun à un camp et à une famille spirituelle aux contours bien délimités n'exclut pas une pratique quotidienne du compromis, de l'échange et de la tolérance.

Malgré ses incontestables qualités – on appréciera en particulier le souci d'une approche non théologique du fait confessionnel, l'effort pour voir dans chaque confession un système culturel cohérent et auto-suffisant mais aussi les nuances de la conclusion – l'étude de P. Zschunke se ressent d'abord d'un certain déséquilibre entre la partie démographique (la plus fouillée et la plus solide) et les autres parties (plus rapides et parfois moins assurées); en dépit ensuite de son souci de diversification, elle laisse de côté plusieurs secteurs importants (vie familiale, éducation et socialisation, sociabilité et festivité, piété et vie religieuse); elle fait en troisième lieu une place trop restreinte aux phénomènes d'évolution (il est vrai que les dimensions de l'échantillon démographique analysé ne permettaient pas de faire des sous-groupes chronologiques représentatifs); elle ne va pas assez loin enfin dans l'analyse de la dialectique interconfessionnelle, avec le mélange de différenciation, d'imitation et de complicité combative qui la caractérise.

Mais ces réserves – inévitables dans un travail de cette nature – sont à bien des égards la conséquence de la nouveauté de l'étude de P. Zschunke et du trop petit nombre de comparaisons sur lesquelles il pouvait s'appuyer. Elles n'en soulignent que davantage la nécessité de mener des

enquêtes analogues sur cette «troisième Allemagne» si mal connue dont parlait il y a un siècle déjà W. H. Riehl et dans laquelle catholiques et protestants vivaient des formes de coexistence et d'interpénétration qui à bien des égards restent encore à découvrir.

Etienne FRANÇOIS, Göttingen

Jean-Claude MEYER, *La vie religieuse en Haute-Garonne sous la Révolution (1789-1801)*. Préface de Jacques GODECHOT, Toulouse 1982, XII-622 p. (Publications de l'Université de Toulouse-Le Mirail, série A, 49).

On ne sait ce qu'il faut louer le plus dans l'ouvrage de J.-C. M. de la qualité de la documentation, de la clarté de l'exposé ou de la pénétration de l'analyse. L'auteur, en effet, a tout vu, tout lu sur cette période et sur la Haute-Garonne de 1789 à 1801. Il n'ignore rien de tout ce qui a été écrit sur le sujet, et la documentation qu'il exploite repose sur un dépouillement systématique de toutes les archives: nationales, départementales, archives privées et notamment celles de l'Aa particulièrement intéressantes et dont le rôle est ainsi mis à jour, correspondances, ainsi celle de Sermet, évêque constitutionnel, qui est de la première importance, journaux de l'époque etc. Cela nous vaut une synthèse qui jusqu'à ce jour n'avait jamais été tentée. L'ouvrage se distingue aussi par sa grande clarté. Dans le dédale des lois, décrets, arrêtés, des multiples serments, des divergences de positions, des changements d'attitudes du pouvoir, des membres du clergé, des autorités locales, on pouvait craindre la confusion. J.-C. M. l'a magistralement évitée. En respectant un plan chronologique – le seul concevable face à une telle complexité – il sait rappeler le contexte historique et législatif, puis les réactions politiques et religieuses. Tout cela dans un style sobre et précis. Enfin, l'ouvrage est une thèse et l'analyse est menée avec vigueur mais aussi modération; on saura gré à l'auteur d'avoir su éviter toute polémique dans un sujet qui en a tant suscité, on pourrait presque parfois lui reprocher sa modération.

L'auteur part de l'état religieux des diocèses qui formeront la département de la Haute-Garonne, à la fin du XVIII^e siècle et constate que le bilan est plutôt positif: les prêtres sont bons, près du peuple, l'administration ecclésiastique est satisfaisante et l'on a gardé, somme toute, un bon souvenir de Loménie de Brienne. La Révolution devait briser les structures sans parvenir à emporter les consciences. Trois phases sont retenues. De 1789 à août 1792, c'est l'acheminement progressif vers la Constitution civile du clergé et l'obligation du serment. Face à la loi, la réaction toulousaine, qualifiée «d'attentiste», est plutôt hostile à la réforme; on retrouve une population proche du clergé – ainsi les inquiétudes lors de la suppression des dîmes. Le serment constitutionnel crée le schisme, Mgr de Fontanges qui émigre est l'archevêque insermenté, Antoine Sermet, l'archevêque constitutionnel. L'opposition entre dans la clandestinité et demeure populaire. De 1792 à juillet 1794 la situation se durcit. Les prêtres réfractaires sont déportés, proscrits; on impose le deuxième serment de «liberté-égalité»; le clergé toulousain part en exil et trouve en Espagne une terre d'accueil dans des conditions souvent misérables. Les mesures frappent également le clergé constitutionnel, Sermet est arrêté; on assiste à la répression dure menée par Dartigoeyte; c'est l'époque de la «déprêtrisation», étape vers la déchristianisation, la lutte anti-religieuse à outrance et comme le fait remarquer J.-C. M. «les prêtres réfractaires étant bannis, les prêtres jureurs deviennent la cible des attaques religieuses» (p. 258). Le bilan est sévère et lourd; l'auteur dresse minutieusement les listes des prêtres exilés, incarcérés, tués (12 condamnations à mort à Toulouse). La troisième étape que l'on suit de 1794 à 1799 porte fort justement le titre de «tolérance épisodique». Le Directoire est anticatholique et ces cinq années voient alterner les espoirs de ceux qui, au lendemain du 9 Thermidor, attendent la réorganisation du culte et une «politique d'apaisement» qui correspond d'ailleurs dès 1795-96, à un renouveau du sentiment religieux populaire, et les craintes suscités par les